Ménissier, Constant
Le chateau d'If

Constant.

Le chateau d'If.

1813

LE
CHATEAU D'IF,

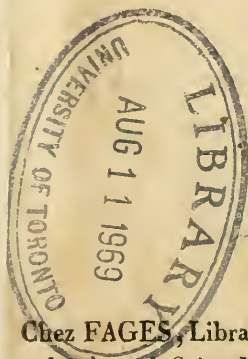
COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN VAUDEVILLES,

PAR M. CONSTANT;

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre des Variétés, le 17 Juillet 1813.

PRIX : 1 fr. 25 c.





PARIS,

Chez FAGES, Libraire, au Magasin de Pièces de Théâtre, boulevard Saint-Martin, n°. 29, vis-à-vis la rue de Lancry.

De l'Imprimerie de HOCQUET, rue du Faubourg Montmartre, n°. 4.

1813.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
Le Gouverneur du Château d'If.	M. *Blondin.*
SAINT-ALME, son fils......	M. *Aubertin.*
JULIE, femme de St.-Alme, en habit de mousse et sous le nom de Jacques...............	Mlle. *Cuisot.*
LEFRANC DE POMPIGNAN.	M. *Duval.*
Le Chevalier................	M. *Cazot.*
BAGASSE, marin attaché au Gouverneur..............	M. *Bosquier-Gavaudan.*
MARIE, sa fille............	Mlle. *Pauline.*
TROISTOUR, frère de Bagasse, geolier du château d'If.....	M. *Potier.*

La scène se passe au château d'If, situé à une lieue en mer, de Marseille.

Le théâtre représente le rivage de la mer. A droite de l'acteur est la maison du geolier ; à gauche, une tour du château ; elle a une porte et une fenetre en face du public. Sous cette fenetre, une table. Un mat très-élevé est au milieu du théâtre.

LE CHATEAU D'IF,

COMÉDIE EN UN ACTE.

SCENE PREMIERE.

SAINT-ALME, MARIE. (*Elle a l'accent provençal.*)

Au lever du rideau, ils sont tous les deux immobiles sur le rivage de la mer. Marie pousse un gros soupir.

S. ALME.

Qu'as-tu donc à soupirer, ma bonne Marie ?

MARIE.

Je vous imite, monsieur.

S. ALME.

Ah ! mon enfant, puisse-tu n'éprouver jamais de peines semblables aux miennes !

MARIE.

Si vous connaissiez mes chagrins !

S. ALME.

Tu en as donc beaucoup ?

MARIE.

Autant que vous, pour ne pas dire plus... N'est-il pas bien divertissant d'être renfermée à mon âge dans une forteresse où il n'y a que des invalides. (*faisant la reverence.*) excepte vous, M. Saint Alme.

S. ALME.

Au fait, je ne vois pas trop pourquoi ton père te relègue au château d'If.

MARIE.

Ah! mon dieu, pour une bagatelle.

Air : *Il est des amusemens.*

J'aime les refrains nouveaux,
Le son aimable et facile
De nos fifres provençaux
Qui font danser à la ville ;
Et l'on m'exile
Dans cette ile,

Où le bruit des flots et des vents
Tient lieu de ces fifres charmants ;
Leur son
Dit-on,
Sur le gazon
Fait souvent glisser l'innocence,
Et voilà, voilà pourquoi,
Sachant que j'aime la danse,
On met la mer par prudence
Entre les fifres et moi.

S. ALME.

Pauvre petite !

MARIE.

Ah ! çà, je vous ai confié mes chagrins, il faut me dire les vôtres ; je pourrai peut-être vous consoler.

S. ALME.

Je n'en doute pas, marie, si je n'étais inconsolable.

MARIE.

Inconsolable ! je croyais l'être aussi, parce que je ne m'attendais pas à trouver ici à qui parler Le geolier du château, mon oncle Troistour, chez lequel mon père m'a envoyee, a toujours fermé son oreille et son cœur à mes plaintes : sans vous, c'était fait de la pauvre Marie ! eh ! donc, vous m'avez consolee, je veux vous consoler à mon tour.

S. ALME.

Juge, marie, si cela t'est possible. J'aimais Julie et j'en étais aimé...

Air : *Ah ! que de chagrins dans la vie.* (de Lantara.)

D'un père, bravant la puissance,
Je n'écoutai que mon amour ;
Au doux objet de ma constance,
L'hymen m'enchaina sans retour. (*bis.*)
Pour que j'oublie une épouse fidelle,
Mon père, en vain s'est armé de riguenr ;
Si son courroux peut m'exiler loin d'elle,
Peut-il la bannir de mon cœur ?

MARIE.

Pauvre dame, que je la plains !

S. ALME.

Depuis un mois que mon père, gouverneur du château d'If, m'y a fait conduire secrètement, je n'ai reçu aucune nouvelles de ma femme : elle ignore peut-être ce que je suis devenu et je crains que sa douleur...

MARIE.

Que ne vous confiez-vous à mon père, quand il fait un voyage ici ?

S. ALME.

Ton père, Marie ?

MARIE.

C'est un brave homme, quoiqu'il m'empêche de danser.

Air : *Voulant par ses Œuvres complettes.*

Franc marin depuis sa jeunesse,
Il est brusque, il est emporté,
Mais au milieu de sa rudesse,
Il laisse percer sa bonté;
Lorsque la colère l'enflâme,
Mon père aimerait mieux, je crois,
Casser sa pipe mille fois,
Que de battre deux fois sa femme.

S. ALME.

Je le reconnais bien à ce portrait; mais il est nouvellement entré au service du gouverneur et peut-être pour lui faire sa cour...

MARIE.

Il est incapable de vous trahir, monsieur. Mais voici mon oncle Troistour; nous en parlerons une autre fois.

SCENE II.

Les Précédens, TROISTOUR, *une lunette à la main.*

TROISTOUR.

M. Saint-Alme, je suis votre très-humble serviteur.

S. ALME.

Bon jour, mon ami.

TROISTOUR.

Je voudrais bien que vous daignassiez me faire l'honneur...

S. ALME.

Explique-toi.

TROISTOUR.

Je vous demande bien pardon si je viens vous déranger...

S. ALME.

Que veux-tu ?

TROISTOUR, *montrant ses clefs.*

Monsieur....

S. ALME.

J'entends Tu veux que je te fasse l'honneur de rentrer en prison. Pourquoi tant de cerémonies? Tu sais bien que je suis à tes ordres. Mais il me semble que tu n'as pas l'habitude de m'enfermer sitôt?

TROISTOUR.

C'est vrai. Malgré l'ordre que votre père m'a donné de vous tenir soigneusement et rigoureusement entre quatre murailles, on n'a pas le cœur aussi dur que ses clefs ; je me suis fait un plaisir d'etre sensible à vos petits cadeaux, et je vous ai permis de vous promener tous les matins sur les bords de la mer.

S. ALME, *lui donnant une bourse.*

Je t'en sais un gré infini. Va t-en.

TROISTOUR.

Vous êtes trop poli et je suis au désespoir de vous refuser ; cela me fait certainement plus de peine qu'à vous... mais votre père est ici.

S. ALME.

Le Gouverneur !

TROISTOUR.

Votre père, vous dis-je : je l'ai reconnu à sa canne.

S. ALME.

Où est-il ?

TROISTOUR, *montrant sa lunette.*

Il est là... Je viens de l'apercevoir du haut de la tour d'où je guettais son arrivée et celle de mon fils.

MARIE.

Votre fils, mon oncle ?

TROISTOUR.

Çà ne te regarde pas... Dans un instant il seront ici, et je ne voudrais pas que Troistour, geolier du château d'If depuis trente ans, fut trouvé en défaut dans l'exercice de ses honorables fonctions ; d'ailleurs vous devez connaître M. le Gouverneur.

Air : *Du pas redoublé.*

Il bat le Turc, il bat l'Anglais ;
Battre est sa loi supreme :
Il bat ses soldats, ses valets ;
Il vous battrait vous-même,
A servir son resseetiment,
Sa canne est toujours prête ;
Or, devant lui je crois prudent
De battre la retraite.

Cet homme là a manqué sa vocation : à la manière dont il manie la canne, au lieu d'être Gouverneur, il devait être tambour-major.

S. ALME.

Allons, mon ami, enferme-moi.

MARIE.

Peccaire !

TROISTOUR.

Ca me fend le cœur ! mais aussi vous avez eu tort de ne pas épouser la femme que l'on voulait vous donner, une femme charmante, à ce qu'on dit ; une marquise qui a quarante quartiers de noblesse, quarante mille livres de rente, quarante domestiques, quarante ans. Tenez, M. S. Alme, j'ai bien du plaisir à vous voir ; mais, si vous m'en croyez, vous ne resterez pas plus long-temps en quarantaine dans ce château, et vous laisserez casser votre mariage.

S. ALME, *vivement.*

Casser mon mariage !

Air : *du Vaud. de Haine aux Femmes.*

Rien ne saurait l'anéantir ;
En le formant, c'est pour la vie
Que j'unis mon sort à Julie ;
La quitter serait l'avilir.
Ah ! sur mes sermens qu'elle compte ;
Je n'irai pas, vil séducteur,
Laisser le mépris et la honte
A qui m'a donné le bonheur.

TROISTOUR.

C'est différent !

MARIE.

Adieu, M. S. Alme.

S. ALME.

Adieu, ma bonne Marie.

MARIE.

A demain matin : je viendrai soupirer avec vous.

(*Elle sort. St.-Alme rentre dans la tour.*)

SCENE III.

TROISTOUR, *seul, l'enfermant.*

J'espère que vous ne m'en voulez pas... Le devoir... Diable ! je n'ai fait qu'un tour... l'honneur... encore un autre .. la probité, etc... Je ne conçois vraiment pas le plaisir que ce jeune homme peut trouver à me tenir compagnie.

Air : *du Vaud. de la Petite Gouvernante.*

De ce chateau, l'aspect sauvage
N'est pas fait pour le retenir :
Saint Alme, sans le mariage,
Serait plus pressé d'en sortir ;
Mais l'hymen est un esclavage,
Et s'en aller, me dira-t-on,
Du Château d'If dans son ménage,
Ce n'est que changer de prison.

M. le gouverneur a le vent contraire, et çà me contrarie. Mon frère me ramène mon fils que je n'ai pas vu depuis douze ans. Comme je l'aime, ce cher enfant! Jamais je ne le traiterai comme M. le gouverneur traite le sien. Il avait à peine quatre ans quand je l'embarquai sur un bâtiment américain en qualité de mousse apprenti; je prévoyais bien qu'il irait loin. Mon pronostic s'est vérifie... Mon frère, qui m'écrit pour me préparer sur son retour inattendu, me dit qu'il est si gentil, qu'on croirait que ce n'est pas mon fils, ce qui ne laisse pas que de me faire honneur.

BAGASSE, *en dehors.*

Ohé! ohé!... arrive... arrive.

TROISTOUR.

Les voilà! Oh! oh! des étrangers! des prisonniers sans doute... Je n'aurais pas de visite sans eux : j'ai du local heureusement.

SCENE IV.

Le GOUVERNEUR, POMPIGNAN, le CHEVALIER, JULIE *en mousse*, (BAGASSE, *traversant le fond du theâtre dans une chalouppe*) TROISTOUR; MARIE, *à la fenêtre.*

JULIE.

Air : *de Blangini.*

Vogue, vogue, heureuse nacelle,
Sans effort..
Entre dans le port !

TROIS TOURS.

Comme ce mousse à la voix douce et belle !

MARIE.

Qu'ai-je entendu ? quels accens
Ravissans !

TOUS.

Vogue, vogue, heureuse nacelle, etc.

BAGASSE, *avec l'accent provençal très-rude.*

Petit Jacques, voilà ton père. (*A Troistour.*) Voilà ton fils.

JULIE.

Mon cœur me l'avait dit.

TROISTOUR, *à Bagasse.*

Et toi, tu as bien fait de me le dire, car je ne l'aurais jamais reconnu. (*A Julie.*) Comment cela va-t-il depuis que je ne t'ai vu ?

JULIE.

Ah ! mon père !

TROISTOUR.

Embrasse-moi donc?

JULIE.

Air : *De la piété filiale.*

Le sort daigne combler mes vœux ;
Quand la plus noble ardeur m'enflâme,
Ah ! je sens bien au trouble de mon âme,
Que le bonheur m'attendait en ces lieux!

TROIS TOURS.

Sa gentillesse est sans égale,
Ses baisers chatouillent mon cœur ;
Je n'ai jamais mieux senti la douceur
De la piété filiale.

POMPIGNAN, *à part.*

Ce petit mousse a plus d'esprit qu'il n'en faut dans son état.

LE GOUVERNEUR.

Troistour, ton fils est charmant ; je te prédis qu'il fera son chemin.

TROISTOUR.

Je ne le fais voyager que pour çà ; Monseigneur, dans quelle prison mettrons-nous ces messieurs ?

LE CHEVALIER.

Comment. Dans quelle prison?

POMPIGNAN.

Mon ami, cet homme a vu du premier coup d'œil, que vous étiez un mauvais sujet.

LE GOUVERNEUR.

Imbécile, ne vois-tu pas que ce sont mes amis? Allons, qu'on débarque nos provisions.

BAGASSE.

Les pâtés, les dindons.

TROISTOUR.

Çà me regarde.

LE GOUVERNEUR.

Les biscuits des prisonniers.

JULIE.

J'y cours.

POMPIGNAN, *à part, l'observant toujours.*

C'est elle, je n'en saurais douter.

MARIE, *à la fenêtre.*

Attendez! petit Jacques, je vais vous aider.

LE GOUVERNEUR.

Une femme en ces lieux!

BAGASSE.

Monseigneur, c'est ma fille.

LE GOUVERNEUR, *à Bagasse.*

Ta fille? Je ne t'en connaissais point. Je t'avais défendu de laisser aborder ici aucune femme; pourquoi l'as-tu envoyée en ces lieux?

BAGASSE.

Je vas vous le dire. (*à Marie.*) Faites la révérence, petite sotte. Elle n'est pas mal comme vous voyez, Monseigneur.

LE CHEVALIER.

Elle est fort bien.

LE GOUVERNEUR.

Comment se trouve-t-elle ici ?

BAGASSE.

Je vas vous le dire; j'ai soigné son éducation, çà vous sait ramer comme un homme, et nager comme un poisson.

LE GOUVERNEUR.

Je te demande ce qu'elle fait au château d'If?

BAGASSE.

Elle aime la danse.

LE GOUVERNEUR.

Corbleu!

Air : *du Vaud. du Petit Courrier.*

Par tes inutiles discours,
Tu vas lasser ma patience;
Ne crois pas tromper ma prudence
En employant de vains détours.

(*Il le menace de sa canne.*)

MARIE.

Monseigneur, moins de défiance,
Croyez à sa sincérité,
En disant que j'aime la danse,
(*Fesant la révérence.*)
Il vous a dit la vérité.

LE GOUVERNEUR, *à part.*

Tout cela m'est suspect et cette jeune fille...

POMPIGNAN.

N'oubliez-pas, mon cher Gonverneur, que vous avez promis de nous faire voir votre fils, j'espère ne pas quitter ces lieux sans vous ramener à des sentimens plus doux à son égard.

LE GOUVERNEUR.

Ne l'espérez pas.

POMPIGNAN.

Connaissez-vous la femme dont vous voulez le séparer?

LE GOUVERNEUR.

Une femme sans nom, sans fortune!

POMPIGNAN, *regardant Julie.*

Peut-être ne l'avez-vous jamais vue.

LE GOUVERNEUR, *regardant Marie.*

Peut-être!

MARIE, *à part.*

Quels gros yeux il me fait!

LE GOUVERNEUR.

Mais vous oubliez que vous êtes venus pour faire une partie de plaisir, et je dois vous le rappeler. Petit Jacques, je ne t'oublierai pas.

POMPIGNAN, *à part.*

Si mes conjectures sont vraies, le gouverneur a bien placé son amitié.

LE CHEVALIER.

Allons.

Air : *Allons tous rendre hommage.* (de l'Epreuve villageoise.)

Point de tristes images;
Grâce aux plaisirs volages,
Qu'un jour,
Exempt d'orages,
Brille sur ce séjour.
Le rire est toujours de saison,
Les fous sont les vrais sages,
Prouvons à la triste raison,

Qu'on rit même en prison.

TOUS.

Point de tristes images, etc.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE V.

JULIE, BAGASSE.

JULIE.

Nous voilà libres ; Mon époux ?

BAGASSE, *montrant le donjon.*

Il est là.

JULIE, *appelant.*

Saint-Alme ?

BAGASSE.

Tron ! vous allez couler la barque à fond.

JULIE.

Pardonne à mon impatience.

BAGASSE.

Voilà toute ma peur, c'est que vous ne sachiez pas vous taire.

JULIE.

Tu ne crains donc pas que ton frère . . .

BAGASSE.

S'aperçoive de ma ruse, soyez tranquille ; il y a douze ans qu'il n'a vu son fils, et à coup sur, son cœur ne lui dira pas : » Troistour, ce n'est pas la petit Jacques. « L'essentiel est de ne lui inspirer aucun soupçon. Depuis huit jours, je vous ai donné des leçons de marine pour qu'il ne vous embarrasse pas par ses questions, et il faut être juste, vous en avez profité comme un ange que vous êtes.

JULIE.

Que ne te dois-je pas ?

Air : *L'un est le fis.*

Tu m'as appris qu'en manœuvrant,
Il faut savoir, avec adresse,
Pour se mettre sous un bon vent,
Sur les murs, louvoyer sans cesse ;
Et quand ton art me dirigea,
Prenant pour carte la prudence
Grâce à toi, je vogue déjà
Vers le cap de bonne espérance.

BAGASSE.

C'est cela, mais écoutez.

Même air.

L'isle de la félicité
Est le but de votre voyage ;
Mais plus d'un écueil redouté,
Est encor sur votre passage.
Des vents, n'allez pas vous jouer ;
Zèle, activité, prévoyance,
Ou vous pourriez bien échouer
Sur le cap de bonne espérance.

JULIE.

Ne diminue pas mon courage.

BAGACE.

Tron, je vous vois dans le port. D'ailleurs en cas de naufrage, je suis là pour vous remorquer.

JULIE.

Compte sur ma reconnaissance.

BAGASSE.

Vous me faites rire, qu'est-ce que j'ai donc fait de si merveilleux ? vous êtes malheureuse; vous vous confiez à moi je vous oblige; quittance.

JULIE.

Le soin de ta fortune ?

BAGASLE.

Elle est faite.

Air : *De Marianne.*

Cette vie est une galère,
Où chacun, la rame à la main,
Cherches en dépit du vent contraire,
A faire gaiment son chemin ;
Par les orages,
Par les naufrages,
On est sans cesse arreté,
Balotté ;
On s'en console,
Quand pour boussole,
Franc voyageur,
On a choisi l'honneur.
Moi, dans ma modeste croisière,
Pour cargaison, j'ai la santé,
Pour gouvernail, j'ai la gaité,
Et vogue la galère.

JULIE.

Brave homme !

BAGASSE.

Je vais rejoindre M. le Gouverneur; prudence, discrétion, si vous le pouvez, et je réponds de tout. Adieu, petit Jacques.

JULIE.

Adieu, mon oncle.

SCENE VI.

JULIE, *seule.*

Cher Saint-Alme, tu gémis au fond de ta prison, et tu ignores que ta Julie est près de toi! comment le lui apprendre, comment le revoir? on m'a récommandé la prudence; oui, mais on ne m'a pas défendu la ruse, et c'est la force de notre sexe : Allons, petit Jacques, souviens-toi des leçons de ton oncle.

ROMANCE.

Air : *Nouveau de M. Herdliska.*

Sur le vaste sein des mers,
Provençal cherchait son amie,
Qui par un corsaire ravie,
Pleurait loin de lui dans les fers;
Sur le tillac, dans sa mélancolie,
Aux vaisseaux qu'il appercevait,
Il criait:
Avez-vous vu Julie?
Mais à ce nom
On lui répondait : non.
Avance, Provençal, avance;
Garde l'amour et l'espérance.

Occupé du même but,
Si l'orage grondant sur l'onde,
La couvrait d'une nuit profonde,
Chacun songeait à son salut;
Lui seul bravait une mer en furie;
Même au vaisseau qui périssait,
Il criait :
Avez-vous vu Julie?
Mais à ce nom,
Les vents répondaient

S.-ALME.

Non.

JULIE.

Avance, Provençal, avancez,
Garde l'amour et l'espérance.

SCÈNE VII.

JULIE, SAINT-ALME.

S. ALME, *paraissant aux barreaux de la fenêtre.*

Julie !

JULIE, *monte à la fenêtre où est St.-Alme, à l'aide d'un treillage.*

Cher St-Alme!

S. ALME.

Par quel bonheur ?

JULIE.

Silence!

S. ALME.

Que vas-tu faire ?

SCENE VIII.

JULIE, TROISTOUR.

TROISTOUR, *portant une bouteille sous sa veste.*

Petit-Jacques!

JULIE.

Ciel! éloigne-toi. *(St-Alme disparaît.)*

TROISTOUR.

Petit-Jacques! mais où donc est-il fourré ? Je ne puis pas jouir de ses embrassemens.

JULIE.

Quel embarras !

TROISTOUR.

Pour célébrer son retour, j'ai fait des sacrifices. Voilà une bouteille que j'ai trouvée dans les paniers du gouverneur; je voulais la partager avec lui; mais ma foi les absens ont tort, et je vais achever de la boire à sa santé.
(Il se place à la table qui est sous la fenêtre où Julie est montée.)

JULIE.

Quelle imprudence!

TROISTOUR.

Petit-Jacques m'a l'air d'être un peu paresseux; il croit peut-être que je vais le garder ici à ne rien faire.

JULIE, *à part.*

Je l'espère bien.

TROISTOUR.

Tu te trompes, Petit-Jacques, mon ami ; la visite des prisons trois fois la nuit ; le matin balayer du haut en bas, fendre du bois, faire bouillir la marmite, porter la soupe aux prisonniers, le soir aller à la pêche, et rapporter toujours quelque chose, sinon...

JULIE.

L'aimable perspective !

TROISTOUR, *regardant la bouteille.*

C'est fini, et c'est bien dommage ! A ta santé, Petit-Jacques.

(*En renversant sa tête pour vider son verre, il aperçoit Julie.*)

JULIE.

Ciel !

TROISTOUR.

Qu'est-ce que tu fais donc là ?

JULIE, *avec une assurance forcée.*

Moi, mon père ?

TROISTOUR.

Qu'est-ce que tu fais là ? Voyons, parle, répond.

JULIE.

Je vous admire, mon père.

TROISTOUR.

Petit scélérat ! sais-tu tout le danger qu'il y avait à monter là haut ?

JULIE

Je n'en vois aucun.

TROISTOUR.

Tu pouvais me tomber sur la tete ; allons descends. (*Elle de cend*) Souviens-toi qu'il ne faut pas aller espionner dans les prisons, et que les prisonniers sont libres... chez eux.

JULIE.

C'est différent. (*A part.*) Je respire.

TROISTOUR

Parbleu ! puisque tu aimes tant à grimper, je vais te mettre au comble de tes vœux.

JULIE.

Que va-t-il faire ?

TROISTOUR.

La dernière Bourasque a renversé la drisse du pavillon,

qui sert de guide aux vaisseaux, va la replacer au haut de ce mât.

(Il lui donne le drapeau.)

Air : *De Paris volant.* (Vand. des Sobotiers.)

Ce pavillon est nécessaire ;
Va-t-en le placer promptement.

JULIE.

Eh ! quoi ! vous exigez, mon père !

TROIS TOUR.

Te voilà dans ton élémenl.

JULIE, *à part.*

Ciel ! comment me tirer d'affaire ?

TROIS TOUR.

Hâte-toi de me satisfaire ;
Grimpe donc, Jacques, grimpe donc.
Et prouve-moi ton savoir faire ;
Grimpe donc, Jacques, grimpe donc.

JULIE, *à part.*

Ah ! ce n'est pas là le donjon !
Dieu d'amour, protège-moi donc,
Et sauve-moi du sort contraire,
Dieu d'amour protège-moi donc
Car ce n'est pas là le donjon,

Ensemble.

TROIS TOUR.

Grimpe donc, Jacques, grimpe donc
Comme tu grimpais au donjon.

JULIE.

Dieu d'amour, protege-moi donc,
Car ce n'est pas là le donjon.

SCÈNE IX.

Les mêmes, BAGASSE.

BAGASSE.

Je crois, mille frégates, que tu grondes ton fils, le premier jour de son arrivée, après douze ans d'absence ! c'est mal.

TROISTOUR.

Figure-toi, mon frère, que je lui ordonne de placer ce pavillon là-haut, et qu'il ne veut pas y aller.

BAGASSE *à part.*

Tron, je le crois bien!

JULIE.

Je n'espère qu'en toi.

BAGASSE, *bas.*

Laissez-moi faire. (*Haut.*) Comment, petit drôle, tu désobéis à ton père?

TROISTOUR.

C'est ça.

BAGASSE.

Un père qui est mon frère!

TROISTOUR.

Bien.

BAGASSE.

Un père... (*A Troistour.*) Le gouverneur t'appelle, cours vîte, je te réponds qu'à ton retour le pavillon sera planté. (*A Julie.*) Monte. (*A Troistour.*) Et toi, va-t-en.

TROISTOUR.

Je te confère tous mes pouvoirs.

SCENE X.

Les mêmes, LE GOUVERNEUR, POMPIGNAN, LE CHEVALIER, TROISTOUR.

LE GOUVERNEUR, *l'arrêtant.*

Troistour, ouvre à mon fils.

BAGASSE, *à Julie.*

Prenez garde de vous trahir.

(*Troistour ouvre la prison.*)

SCENE XI.

Les Mêmes, SAINT-ALME.

LE GOUVERNEUR.

Venez, mon fils, ces messieurs désirent faire votre connaissance, et je veux bien, en leur faveur, vous accorder un instant de liberté.

LE CHEVALIER.

Que ne pouvons-nous vous la faire obtenir toute entière.

POMPIGNAN.

J'y mettrai tous mes soins.

S. ALME.

Je suis sensible, Messieurs, à l'intérêt que vous daignez me porter. A qui ai-je l'honneur de parler ?

POMPIGNAN.

Lisez-vous Voltaire quelquefois ?

S. ALME.

Souvent.

POMPIGNAN.

Hé bien !

Savez-vous pourquoi Jérémie
A tant pleuré pendant sa vie ?
C'est qu'en prophète, il prédisait
Que Pompignan le traduirait.

S. ALME.

L'auteur de Didon !

LE CHEVALIER.

Quant à moi, dont le talent n'a jamais donné de l'humeur à Voltaire, je suis tout simplement (*saluant*) votre serviteur.

JULIE, *gaiment.*

Moi, je suis Petit-Jacques.

POMPIGNAN, *montrant St.-Alme.*

Monsieur te connais bien.

LE GOUVERNEUR.

Je ne le crois pas ; Petit-Jacques est absent depuis douze ans ; mais ils auront le temps de faire connaissance.

S. ALME.

Il m'intéresse déjà beaucoup.

LE GOUVERNEUR.

Petit-Jacques, avant dix ans, aura succédé à son père dans les fonctions de geolier, et si mon fils...

S. ALME.

Je vous entends, et je suis résigne.

Air : *On dira que cet âge heureux.*

Si vous prétendez par l'ennui
Surmonter enfin ma constance,
Croyez-moi, mon pere, aujourd'hui,
Perdez une vaine esperance.
Sans cesse, ma Julie est présente à mes yeux,
Et bien loin de trouver mon sort trop rigoureux,

Je dois bénir mon esclavage,
Quand les cachots les plus affreux
Sont embellis par son image

LE GOUVERNEUR.

C'en est trop ; rentrez.

POMPIGNAN.

Mon ami...

LE GOUVERNEUR.

Rentrez, vous dis-je.

Air : *Du vaud. de l'Ecu de six francs.*

Vous croyez me fléchir, peut-etre,
En lassant ma séverité ;
Mais je saurai, pour vous soumettre,
User de mon autorité :
Oui, j'emploirai les droits d'un père,
Et j'en fais ici le serment ;
Vous montrez de l'entétement,
Je montrerai du caractère.

(*St.-Alme rentre ; on l'enferme.*)

SCENE XII.

Les Mêmes, excepté St.-Alme, BAGASSE, *accourant.*

BAGASSE.

Monseigneur, la chaloupe des dépêches...

LE GOUVERNEUR, *brusquement.*

Pardon, Messieurs. (*Revenant d'un ton radouci.*) Je suis à vous dans l'instant. (*A part.*) Quelle opiniâtreté !

(*Il sort.*)

BAGASSE, *bas à Julie.*

Le vent de terre souffle, Madame, virons de bord ; il faut que je vous parle.

[*Elle sort avec Bagasse.*]

SCENE XIII.

POMPIGNAN, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

Vous êtes rêveur, mon cher Pompignan : quel sujet vous occupe ?

POMPIGNAN.

La réconciliation du gouverneur avec son fils.

LE CHEVALIER.

Vous seriez venu ici pour opérer ce miracle.

POMPIGNAN.

Sans doute.

LE CHEVALIER.

Je vous reconnais bien là, mon cher marquis! Toujours officieux! A Paris, madame la comtesse de St.-Luzan vous parle de je ne sais quelle nièce orpheline qu'elle a dans le La gued c, et qu'elle voudrait faire venir auprès d'elle; mais dont elle ignore la retraite; votre imagination s'enflamme, et vous vous offrez pour aller à la recherche de la beauté malheureuse, de l'innocence en danger A Marseille, un père irrité nous parle de son fils prisonnier au château d'If, et vous vous mettez en tête de le délivrer.

POMPIGNAN.

Sans doute, j'espère rendre le père à la raison et le fils au bonheur. Quant à la niece de madame de St.-Luzan...

LE CHEVALIER.

Espérez-vous aussi la lui rendre?

Air: *Traitant l'amour sans pitié.*

Mon vieil ami, croyez-moi,
De peur de quelque disgrace,
Ne vous chargez plus, de grace,
D'un aussi pénible emploi.
Vous savez que la Comtesse,
Là-bas nous disait sans cesse,
Que son adorable nièce
Possédait mille talens;
Qu'elle était jeune, charmante,
Pauvre et toujours innocente;
Nous la chercherons long-tems.

POMPIGNAN, *riant.*

Le hasard pourrait nous servir.

LE CHEVALIER.

Hé bien, je vous conseille d'attendre que le hasard réconcilie le gouverneur avec son fils. Quant à moi, je vais aider à dresser le buffet.

POMPIGNAN.

De la tempérance surtout.

LE CHEVALIER.

Ah ! je ne vous le promets pas.

Air : *Du cabaret.*

Suivant le régime maussade
Du fameux docteur Sangrado,
A terre, quand on est malade,
Par fois on peut sabler de l'eau.
En mer, loin d'en boire une goutte,
Quand je songe que le destin
En a tant mis sur notre route,
Moi je n'en mets point dans mon vin.

SCENE XIV.

POMPIGNAN, *seul.*

Je me garderai bien de lui faire part de ma découverte sur Petit-Jacques, son étourderie gâterait tout.

SCENE XV.

POMPIGNAN, JULIE.

JULIE.

M. le marquis, M. le marquis, voilà une lettre pour vous : elle s'est trouvée parmi les dépêches du gouverneur.

POMPIGNAN.

Donnez, petit Jacques. (*à part.*) Le joli commissionnaire. Elle est de Paris... Madame la comtesse ! que m'écrit-elle ?

« Mon cher de Pompignan, j'espère que ma lettre vous » trouvera encore à Marseille, chez le Gouverneur. Je serais » désolée que vous eussiez continué vos recherches : je viens » de recevoir des nouvelles de ma nièce, elle est retrouvée. « » C'est fort heureux ! — » Elle a, dit-on, fait un mariage » clandestin, et je ne veux plus la voir. « — En voilà en- » core une qui se mêle d'être sévère. — » Adieu, mon cher » Pompignan, ne laissez pas languir votre aimable cor- » respondance, et pardonnez-moi la peine que je vous ai » donnée. «

Elise, Comtesse de Saint-Luzan.

Ma foi, je n'en suis fâché que pour la jeune personne, petit jacques.

JULIE.

M. le marquis ?

POMPIGNAN.

Approche.

JULIE.

Me voilà, M. le marquis.

POMPIGNAN.

Dis-moi, tes courses sont-elles finies ?

JULIE.

Je l'espère.

Air : *Le fleuve de la vie.*

Sur le vaisseau le Téméraire,
Et sans m'effrayer des revers,
Dès l'aurore de ma carrière,
Jusqu'ici j'ai couru les mers ;
Maintenant plus digne d'envie,
Sur la nacelle du plasir
Je veux tacher de parcourir
Le fleuve de la vie.

POMPIGNAN.

C'est sagement pensé.

JULIE.

Depuis que je suis ici, je ne me sens plus aucun goût pour les voyages, et si M. le Gouverneur veut le permettre, je suis homme à tenir compagnie à son fils, toute la vie, dans cette prison.

POMPIGNAN.

Oui, je vois assez la place que tu veux occuper auprès de lui.

JULIE.

Il serait content de moi, d'abord.

POMPIGNAN.

Je n'en doute pas ; tu as l'air si docile.

JULIE.

Oh! je serai toujours soumis, fidèle...

POMPIGNAN.

Je te quitte. Je vais parler pour toi au Gouverneur. Adieu, petit Jacques.

JULIE.

Votre serviteur, M. le marquis.

POMPIGNAN, *à part.*

Elle m'intéresse vivement. (*Il sort.*)

SCENE XVI.

JULIE, *seule.*

Tout semble se réunir pour me rendre l'espérance ; si je pouvais revoir Saint-Alme !

SCENE XVII.

JULIE, *regarde par le trou de la serrure*, MARIE, *sortant de la maison.*

MARIE.

Ah! je trouve enfin petit Jacques. (*Elle lui frappe sur l'épaule.*) Bon jour, mon cousin.

JULIE, *se retournant vivement.*

Bon jour, ma cousine.

MARIE, *très-vite.*

Air : *Je suis colère et boudeuse.*

A votre pauvre Marie
Vous n'avez encore rien dit,
Et pourtant, je le parie,
Vous avez beaucoup d'esprit :
Depuis douze ans que sur l'onde
Vous voyagez constamment,
Vous avez vu bien du monde :
Que n'en puis-je dire autant ?
Dans le port, auprès des belles,
Etiez-vous toujours galant ?
Les voyages, autant qu'elles,
Vous ont-ils rendu savant ?
Montrez-moi votre science,
Et, pour vous récompenser,
Je vous montrerai la danse,
Car je sais très-bien danser.
Parlez-moi de vos voyages,
Parlez-moi de vos amours,
Parlez-moi de vos naufrages,
Enfin, parlez-moi toujours :
Mais vous faites le contraire,
Petit Jacques, je vous plains!
Si vous aimez à vous taire,
Nous ne sommes pas cousins.

SCENE XVIII.

Les Précédents, BAGASSE *accourant. En voyant son père, Marie se retire sur la gauche.*

BAGASSE.

Tout est perdu, madame, il n'y a plus qu'à faire sauter le bâtiment; je ne sais quel Corsaire nous a donné la chasse jusqu'ici; mais le Gouverneur vient d'être instruit par une lettre de Marseille, que la femme de son fils est en croisière au château d'If.

JULIE.

O ciel ! que faire ? que devenir ?

BAGASSE.

Tron ; je n'en sais rien : la bourasque est trop forte pour tenir la mer ; je ne sais plus sous quel vent me mettre... Que dis-je ?... Marie : les soupçons du Gouverneur... c'est cela : terre, ! terre ! madame, nous sommes sauvés.

JULIE.

Par quel moyen ? Voilà le Gouverneur.

BAGASSE.

Laissez-moi faire.

SCENE XIX.

Les Précédents, LE GOUVERNEUR, POMPIGNAN.

POMPIGNAN, *au Gouverneur.*

Calmez-vous, mon ami. (*à part.*) Les malheureux. !

BAGASSE, *à sa fille.*

C'est affreux, madame, de compromettre ainsi un honnête homme ! un brave marin ! qui n'a jamais bronché sur mer comme sur terre.

POMPIGNAN, *à part.*

A merveille !

MARIE.

Eh bien, qu'est-ce qu'il a donc ?

BAGASSE.

Oui, madame, vous m'avez trompé, et je ne vous aurais pas fait passer pour ma fille, si j'avais su...

MARIE, *vivement.*

Quoi donc ?

BAGASSE.

Air : *Adieu, je vous fuis, bois charmant.*

Jamais je n'aurais consenti
A ce coupable stratagême,
Si j'avais deviné qu'ici
Vous trompiez le gouverneur même,
Et qu'au jeune Saint-Alme enfin,
Par une alliance secrète,
Vous aviez donné votre main !

MARIE.

Ah ! mon père a perdu la tête !

BAGASSE, *à part.*

Pauvre petite !

MARIE.

Eh! donc, est-ce qu'ils se moquent tous de moi?

LE GOUVERNEUR, *à Marie.*

Quoi! après avoir entraîné le fils dans une démarche coupable, vous venez encore braver le père!

MARIE.

Moi?

LE GOUVERNEUR.

Vous.

POMPIGNAN, *à part.*

Le Gouverneur a de la finesse.

MARIE.

Air: *Une fille est un oiseau.*

Monsieur, calmez vos esprits;
Mais cet étrange langage
Est sans doute un badinage;
Moi, séduire votre fils!
N'insultez pas ma famille;
On me trouve assez gentille;
Mais je suis honnête fille,
Et dans ce triste réduit,
Votre fils, je dois le dire,
Aurait bien pu me séduire,
Mais je ne l'ai pas séduit.

LE GOUVERNEUR.

Poussa-t-on jamais plus loin l'imprudence et l'audace!

POMPIGNAN, *à Marie.*

Il n'est plus temps de feindre, madame, vous voyez que monsieur sait tout. (*à part.*) Son embarras me divertit.

SCENE XX.

Les Précédents, TROISTOUR, *un pannier au bras.*

MARIE.

Arrivez donc, mon oncle, arrivez donc.

BAGASSE, *à part.*

A ton tour, Troistour; tire-toi de là comme tu pourras.

LE GOUVERNEUR, *en fureur.*

Où vas-tu?

TROISTOUR.

Monseigneur, je vais porter le dîner à M. votre fils.

LE GOUVERNEUR.

Non.

TROISTOUR.

Il est encore à jeun.

LE GOUVERNEUR.

Je te casse de tes fonctions de geolier.

TROISTOUR.

Vous me cassez !... les bras m'en tombent.

LE GOUVERNEUR, *montrant Marie.*

Et tu vas reprendre sur-le-champ avec madame la route de Marseille.

TROISTOUR.

Madame !... Mais, monseigneur...

LE GOUVERNEUR.

Tais-toi.

TROISTOUR.

Çà vient comme une bombe, cette disgrâce là. Mais, monseigneur, observez donc qu'il n'y a personne ici pour me succéder.

POMPIGNAN, *à part.*

Parbleu ! il me vient une idée. (*haut.*) Gouverneur, vous ne pouvez rendre le fils responsable des fautes du père, et cette place revient de droit à petit Jacques.

JULIE, *à part.*

Heureuse idée !

BAGASSE, *à part.*

Tron ! cet homme là a plus d'esprit que moi !

LE GOUVERNEUR.

Petit Jacques est encore bien jeune.

POMPIGNAN.

Il est vrai, mais il est intelligent, plein de zèle; vous l'aimez... essayez.

LE GOUVERNEUR.

J'y consens. Petit Jacques, c'est toi, qui jusqu'à nouvel ordre serviras les prisonniers.

JULIE *à part.*

C'est charmant!

LE GOUVERNEUR, *à Troistour.*

Donne les clefs à ton fils.

TROISTOUR.

C'est fort désagréable d'être cassé comme cela, sans savoir pourquoi! cependant puisque c'est mon fils qui me succède, çà me console. Petit Jacques ?

JULIE.

Mon père !

TROISTOUR.

Air *de l'Avare et de son Ami.*

Voici les clefs des deux tourrelles,
Et voici la clef du vieux fort,
Celles du cachot, et puis celles
Des chambres de la tour du nord ;

Prends celles du jardin, mon brave,
De l'arsenal, du colombier ;
Enfin, prends la clef du grenier ;
Je garde la clef de la cave. (*bis.*)

LE GOUVERNEUR, *donnant à petit Jacques le pannier que Troistour a apporté.*

Tiens, commence par mon fils, et souviens-toi du motif qui me fait chasser ton père.

JULIE.

Air : *Prenons d'abord l'air bien méchant.*

Mon gouverneur, rassurez-vous :
A jamais, je serai fidele ;
Je veux, dans un emploi si doux,
Prouver mon adresse et mon zèle :
Surveillant, actif et soumis,
Ne craignez pas que je m'oublie :
A garder toujours votre fils. (*bis.*)
Je mets le bonheur de ma vie.

(*Elle entre dans la prison.*)

POMPIGNAN.

Il fera un excellent geolier.

SCENE XXI.

Les Précédents, LE CHEVALIER *dans une aimable gaîté.*

LE CHEVALIER.

Eh ! mais, où restez-vous donc, Gouverneur ? Il y a deux heures que je vous attends en station devant le buffet. Y a-t-il du bon sens de laisser un homme tout seul aux prises avec six flacons de vin d'Espagne ?

LE GOUVERNEUR.

Je suis à vous. Mais permettez-moi de faire partir tous ces gens là qui m'ont trompé.

LE CHEVALIER.

La jolie petite provençale aussi ? Mais petit Jacques n'est point avec eux. C'est encore un joli sujet que petit Jacques.

LE GOUVERNEUR.

Que voulez-vous dire ?

LE CHEVALIER.

Air : *Haine aux Femmes.*

Petit Jacques a de l'esprit,
Des graces, de la gentillesse,
Quand il parle, tout ce qu'il dit ;
En sa faveur nous intéresse ;
Petit Jacques a l'air mutin,
Et sa gaité m'amuse,

Il possède, j'en suis certain,
Du talent pour la ruse. (*bis.*)
Il a le cœur entreprenant,
De la malice au fond de l'âme ;
Mais cela n'est pas étonnant,
Petit Jacques est une femme.

TOUS.

Petit Jacques est une femme.

POMPIGNAN, *à part.*

L'étourdi !

TROISTOUR.

Comment ! mon garçon est une femme ?

LE CHEVALIER.

Comment se fait-il que vous n'ayez pas deviné çà, vous autres. Quand je vous ai quitté, marquis, je passais derrière ces rochers, et j'ai entendu que ce brave homme disait à petit Jacques, d'un ton assez gaillard : « ne craignez rien, » on ne se doutera jamais que petit Jaques est la plus jolie » femme de la Provence et du Languedoc. »

BAGASSE, *à part.*

Mille Saintes Barbes ! j'ai dit çà ; c'est vrai !

LE GOUVERNEUR.

Qu'entends-je ? petit Jacques !...

LE CHEVALIER.

Qu'est-ce qu'il a donc, ce Gouverneur ?

POMPIGNAN, *bas.*

Malheureux ! c'est la femme de son fils.

LE CHEVALIER.

Marquis, cela me dégrise.

SCENE XXII.

Les Mêmes, JULIE, SAINT-ALME.

JULIE, *sortant gaîment.*

Me voilà, M. le Gouverneur.

LE GOUVERNEUR, *furieux.*

Madame !

JULIE, *stupéfaite.*

Ciel !

BAGASSE.

Voilà la tempête.

S. ALME, *paraissant à la porte de la prison.*

Tout serait-il découvert ?

LE GOUVERNEUR.

C'est donc vous, Madame !....

S. ALME, *s'avançant.*

Ecoutez-moi, mon père.

LE GOUVERNEUR.

Je n'écoute rien.

POMPIGNAN, *passant au milieu.*

Permettez-moi d'être médiateur dans cette affaire ; vous avez trop peu d'indulgence.

LE GOUVERNEUR.

Vous en avez trop.

POMPIGNAN.

Hé bien, nous ferons à nous deux un homme raisonnable. D'abord, que reprochez-vous à votre fils dans ce mariage ?

LE GOUVERNEUR.

Jamais je ne me résoudrai à donner le nom de ma fille à une femme dont la naissance...

JULIE.

Ne peut vous faire rougir, M. le Gouverneur.

Air : *Contentons-nous d'une seule bouteille.*

De mes parens, j'ai tout lieu d'être fière ;
Ils ont sur moi répandu quelqu'éclat.
Toujours l'estime accompagna ma mère,
Et quarante ans mon père fut soldat ;
Par ses leçons, la première à sa fille,
Donna l'honneur et pour guide et pour loi,
Et le second ennoblit sa famille
En expirant aux champs de Fontenoi.

POMPIGNAN.

Gouverneur, voilà des titres.

LE GOUVERNEUR, *un peu attendri.*

Quel était le nom de son père ?

JULIE, *vivement.*

Luzières.

POMPIGNAN ET LE CHEVALIER.

C'est elle !

S. ALME.

Ce nom serait parvenu jusqu'à vous ?

LE CHEVALIER.

Il avait une sœur.

JULIE.

J'ignore ce qu'elle est devenue.

POMPIGNAN.

Vous habitiez le Bas-Languedoc ?

JULIE.

Le village de Marsillargues.

POMPIGNAN ET LE CHEVALIER.

(*Se prenant par la main et au comble de la joie.*)

C'est elle!

LE GOUVERNEUR.

Corbleu! Messieurs, ce n'est guère le moment de plaisanter.

LE CHEVALIER.

Je vous présente la nièce de madame la comtesse de St-Luzan.

LE GOUVERNEUR.

La comtesse de St.-Luzan!

S.t ALME.

Que voulez-vous dire, Messieurs?

JULIE, *vivement.*

Pourriez-vous abuser?...

POMPIGNAN, *lui donnant une lettre.*

Lisez, Madame

JULIE, *après avoir lu.*

Luzière de St.-Luzan la sœur de mon père! Ah! mon ami!

S. ALME.

Ma chère Julie!

LE CHEVALIER.

Madame, votre tante a désiré vous faire partager son opulence et son bonheur; elle ignorait dans quelle partie du Languedoc vous vous étiez réfugiée depuis la mort de votre mère, et nous nous sommes offerts, nouveaux chevaliers errans, pour découvrir la retraite que vous embellissiez.

POMPIGNAN.

Hé bien, mon cher gouverneur?

S. ALME.

Mon père!

JULIE.

Monsieur!

LE GOUVERNEUR.

Le nom de St.-Luzan commande l'estime et la vénération, et je veux bien consentir à ne point rompre un mariage contracté malgré moi.

BAGASSE, *faisant sauter son chapeau.*

Terre! terre! nous voilà dans le port.

MARIE.

Vous voyez bien, Monsieur, que je ne suis pas madame.

LE GOUVERNEUR.

Je ne veux point t'avoir donné ce nom en vain: je te marierai.

TROISTOUR.

Et moi, Monseigneur ?

LE GOUVERNEUR.

Reprends tes clefs.

JULIE, *à Bagasse.*

Pour toi, mon ami, crois que je saurai reconnaître...

BAGASSE.

Moi, Madame...

Air : *Il me faudrait quitter l'empire.* (Des Filles à marier.)

Puisque j'ai su, pilote habile,
Au port où tendaient tous vos vœux,
Guider votre barque fragile,
Je dois me trouver trop heureux. (*bis.*)
Cette action vaut une récompense;
Mais de mon cœur, je la reçois. (*bis*)
Et franc marin, j'ai trop de conscience
Pour me faire payer deux fois.

LE GOUVERNEUR.

Tu es un brave homme ; il y a long-temps que je le sais.

VAUDEVILLE.

CHŒUR.

Air : *Enfans de la Provence.*

Un bonheur sans nuages
Se prépare pour vous;
Après quelques orages,
Les beaux jours sont plus doux.
Chantons tous
Un bonheur si doux;
Verre en main,
Jusqu'à demain,
Le verre en main,
Jusqu'à demain.

BAGASSE, *au Public.*

Air : *Loin de l'éclat du diadême.*

Vous savez qu'un père respecte
Ces châteaux d'un soufle détruits,
Et que son fils, grave architecte
Avec des cartes a construits.
Le Vaudeville, enfant d'humeur légère,
En vient d'élever un nouveau.
Daignez, messieurs, imiter ce bon père;
Ne soufflez pas sur son château.

CHŒUR.

Un bonheur sans nuages, etc.

FIN.